

Coin des Lecteurs de Langue Française.

SURSUM CORDA!

Chers compagnons de travail et d'étude,

Comme une pierre détachée de la montagne, qu'elle déchire, roule au fond de la vallée avec un bruit sourd qui va s'éteignant d'autant plus rapidement qu'elle va plus vite, ainsi l'année 1882, qui vient de se détacher de notre vie dont elle emporte à jamais un lambeau, roule dans l'abîme du passé avec ses mille bruits discordants. L'année 1883 nous arrive comme un enfant jeune, frais, potelé, qui nous tend les bras en souriant. Recevons-la avec joie et reconnaissance, et consacrons-la à Dieu. Qu'elle nous soit bonne! Elle le sera si nous la passons à puiser en Dieu des forces que nous dépenserons dans son service, et des grâces que nous distribuerons à nos frères. Il se peut que la réalisation de cet idéal ne tente guère les mondains qui s'imaginent que ceux qui passeront de cette manière l'année 1883 seront privés de toutes les jouissances qu'appellent les sens, et sevrés des joies dont tout cœur d'homme est assoiffé. Nous n'avons pas appris la vie à la même école qu'eux. L'Écriture nous dit que si nous cherchons premièrement le royaume de Dieu et sa justice, toutes les autres choses nous seront données par-dessus. Et, au besoin, soixante générations de chrétiens confirmeraient la vérité de ces paroles.

Voulons-nous jouir d'une bonne santé, savourer les biens de la vie, moissonner l'approbation de notre conscience, vivre en paix avec nous-mêmes, avec nos frères et avec Dieu, marchons avec lui durant l'année 1883!

L'œuvre que nous avons entreprise, et que nous poursuivons au sein de difficultés qui semblent vouloir en décourager quelques-uns, nécessite une abnégation et un dévouement que le Saint-Esprit seul peut nous communiquer, et que l'espoir d'une riche moisson d'âmes peut seul entretenir.

Voyez ce vigoureux cultivateur qui s'enfonce dans la forêt vierge une hache dans la main droite et une pioche dans la gauche. Que désire-t-il? Du pain. Mais la terre qu'il foule, couverte de grands arbres et sillonnée de racines entrelacées, semble vouloir se rire de lui. Cependant, il se met à l'œuvre avec un courage et une énergie que l'espoir d'une abondante moisson peut seul entretenir et renouveler. Il abat les arbres et les livre aux flammes, il fouille le sol rebelle, le prépare, le laboure. Quel travail! Les sueurs l'aveuglent, la faim le talonne, les obstacles se multiplient comme à plaisir. Il y a déjà des semaines qu'il travaille et il n'a pas encore pu jeter un seul grain dans ce sol qui a bu ses sueurs. Aussi, souvent lorsqu'au déclin du jour il reprend le chemin de sa cabane, sentant ses forces le trahir, ses jambes se dérober sous lui et tout son corps brisé de fatigue fléchir, il s'assied en proie à un sombre découragement. Il y a si longtemps qu'il travaille sans salaire! Mais soudain il se rappelle qu'il doit persévérer jusqu'à ce qu'il ait pu commencer; et voilà pourquoi il reprend son pénible travail le lendemain et les jours suivants.

Au bout de quelques années d'abondantes moissons

dorent ses champs et de joyeux refrains retentissent à son foyer. La terre qu'il a défrichée l'a récompensé de ses labeurs.

Ouvriers du Christ, à l'œuvre et sans défaillances!

Aujourd'hui nous semons avec larmes, demain nous moissonnerons avec chants de triomphe.

Bonne année!

LES SIGNES DES TEMPS.

(suite).

L'émigration est la troisième agente qui mine profondément le catholicisme romain dans notre province. Son action a peut-être passé inaperçue jusqu'ici de la masse des observateurs superficiels, mais elle a grandement alarmé le clergé catholique et réjoui les protestants qui se sont donné la peine de la constater. Pendant de longues années le clergé, en politique habile, a visé à tenir les Canadiens-français groupés d'une manière compacte pour les soustraire à l'influence redoutable des Anglais protestants. Tant que les terres défrichées ou déjà occupées ont pu nourrir leurs habitants la chose a été relativement facile, mais leur fécondité extraordinaire ayant rapidement produit un surcroît de population, il a fallu de toute nécessité rompre les cadres qu'on leur avait assignés. La faim ne respecte ni frein ni maître. Alors l'émigration a commencé, d'abord sur une petite échelle, bientôt dans des proportions alarmantes. Incapable de l'enrayer le clergé a cherché à la diriger de manière à fonder des colonies à la fois assez compactes pour empêcher les Américains d'y pénétrer et assez populeuses pour se suffire à elles-mêmes. C'est ainsi que s'est organisée, sous la conduite du célèbre Père Chini-que, cette grande migration vers l'Illinois, qui devait jeter les assises du catholicisme dans l'Ouest et assurer un débouché au trop-plein de la population du Bas-Canada, mais dont la retentissante conversion au protestantisme a porté un coup si sensible et si rude au catholicisme. Découragé par l'insuccès de cette malheureuse entreprise, le clergé s'est borné depuis à suivre avec une sollicitude digne d'éloges ses ouailles sur le sol étranger, surtout dans les États de la Nouvelle-Angleterre, où se porte de préférence le flot de l'émigration. D'après les derniers relevés officiels près d'un million de Canadiens-français sont disséminés dans les États de la Grande République, et loin de diminuer, l'exode prend les proportions d'une véritable migration, à telles enseignes qu'on porte à cent mille le nombre de ceux qui ont passé la frontière en 1881. Dans certaines villes ils sont si nombreux et font une concurrence telle aux ouvriers Américains qu'ils s'en alarment au point de les appeler les "Chinois de l'Est." A Lowell, par exemple, ils sont plus de 10,000, c'est-à-dire qu'ils forment un sixième de la population de cette ville qui s'enorgueillit de ses 210 fabriques de toute sorte. Doués d'une étonnante réceptivité, d'une grande souplesse de caractère et de la faculté d'apprendre très facilement l'anglais, ils s'adaptent rapidement au pays qui leur fournit le pain avec la liberté et entrent bientôt dans l'engrenage général.